Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mine de rien

Extrait de la publication

Du même auteur

Bouquiner. Autobiobibliographie
Seuil, 2000
et « Points », nº P1045

Fanes, épluchures et trognons
gravures d'Olivier Besson
Le Zouave, 2000

Clopin-Clopant. Autotabacographie
Seuil, 2002

Au propre et au figuré
dessins de Pascale Boillot
chez l'artiste, 2003

Scènes de ménage, au propre et au figuré
Seuil, 2004

Contes pour lardons et moutardes
dessins d'Henri Cueco
Gallimard Jeunesse, 2007

Bouquiner a connu des traductions en italien (*La Lettrice*, Guanda, 2000), en allemand (*Buchgeflüster*, Persona Verlag, 2002), en chinois (2001) et coréen (2005). *Clopin-Clopant* une traduction en italien (*Il Mondo in fumo*, Guanda, 2005).

Extrait de la publication

Annie François

Mine de rien

Autobobographie

Suivi de

De guerre lasse

par François Chaslin

Éditions du Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-107892-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Aux Curistes,
aux irradieuses,
à ceux qui souffrent,
et à ceux qui souffrent les souffrants.

Extrait de la publication

« Bon-papa, comme vous avez bonne mine !
– On n'a jamais mal à la mine. »

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pédiatrie

Née en 1944, élevée au lait d'ânesse faute de réserve maternelle, je jouissais d'une santé éclatante que ma grand-mère paternelle voulait toujours améliorer pendant les vacances. Dès qu'elle me cueillait au train, à Lyon, elle se lamentait :

– Tu es maigre comme un chaton.

Et de me gaver de Blédine et de purée. Dès que je rentrais à Paris, ma mère s'exclamait :

– Tu as l'air d'un poussah !

Et hop ! Au régime. Ainsi, victime du conflit de génération, du préjugé Paris/province (réciproque) et de l'antagonisme belle-mère/belle-fille, j'augmentais et diminuais de volume saisonnièrement.

Sous l'influence de multiples traités pédiatriques qui réglementaient alimentation et hygiène, ma mère – très inexpérimentée – me

Extrait de la publication

passait les joues au désinfectant dès qu'on m'embrassait. Du jour où elle me vit sucer un vieux citron plein de vert-de-gris oublié dans un pot en cuivre, lécher les parquets passés à l'encaustique, bouffer les rebords en pain d'ange de ses cachets de Véganine, elle renonça à ces précautions, m'apprit à faire la révérence aux adultes pour limiter les effusions, à ne manger que ce qui était servi dans mon assiette. Et, dans la foulée, me conseilla, quand le gabarit de mes agresseurs le permettait, de répondre par deux claques aux enfants qui m'en mettaient une. J'évitais qu'on m'approche de trop près.

Malgré cet isolement volontaire, j'attrapai prématurément toutes les maladies infantiles en rafale, doublées de complications, ce qui rallongeait d'autant mes convalescences, rituellement passées à huit cents mètres d'altitude, à Sainte-Sigolène (Haute-Loire et haut lieu de mon enfance), avec ma grand-mère qui trouvait là un nouveau prétexte pour me gaver. Comme elle ne voulait pas me faire perdre l'habitude de l'école – fût-ce la maternelle –, elle m'inscrivait chaque fois chez les sœurs. La première année, j'y attrapai des poux. C'est donc coiffée d'un bonnet bourré de

Marie Rose que j'appris aux religieuses la « raspa », une danse alors peu connue en Haute-Loire, et surtout chez les sœurs.

Ma grand-mère ne sut rien du succès de mes cours de danse profane. En revanche, elle fut traumatisée un jour par l'irruption de ma copine Odette, à la maison :

– Bonjour, madame.

– Bonjour, mon petit, que puis-je pour toi ?

– C'est l'école qui m'envoie.

– …

– Les sœurs vous demandent de préparer un sac pour l'Annie avec une jupe, des chaussettes et des chaussures.

– Mais pourquoi donc ?

– Parce que l'Annie, elle s'est tombée dans les cabinets (avec l'accent de Saint-Étienne, c'est irrésistible).

Ma grand-mère s'évanouit à moitié dans les bras de sa cousine germaine, Madeleine, qui, toujours pragmatique, la rassura :

– Enfin, Germaine, calme-toi. On ne t'a pas demandé de lui fournir un chemisier.

On m'épargna la classe pour le reste de mon séjour puisque, à l'évidence, j'étais trop petite

pour utiliser des chiottes à la turque où je n'avais d'autre alternative que de faire le grand écart ou tomber dans le trou.

Cette immersion me fut des plus profitables : aux vacances suivantes, toujours à Sainte-Sigolène, je gardai mon flegme quand il nous arriva à mes cousins et moi de trampoliner, par accident, dans le tas de purin du fermier Pierre Mounier, le voisin de La Perle.

Malgré cet intense programme d'immunisation, je fis vers sept ans une sorte de primo-infection bizarre qui nécessita deux injections quotidiennes de je ne sais trop quoi, exécutées par Mlle Bouclie, l'infirmière de notre immeuble à Paris. Pour ma première piqûre, on me laissa le réconfort de Zoé, notre boxer, qui atteignait déjà les vingt kilos. Je poussai un cri. Zoé dressa les oreilles, sans plus. À la deuxième, elle happa le poignet de Mlle Bouclie et ne le lâcha que sur ordre. Ma mère pansa l'infirmière. Lors des séances de fléchettes, Zoé était consignée dans la cuisine. Plus tard, quand je fus aguerrie, Mlle Bouclie permit à Zoé de revenir. La chienne ne bronchait pas, mais tout son pelage frémissait quand l'aiguille

percutait ma fesse. Cette discrète empathie m'émerveillait.

Je me remis d'autant mieux qu'il y avait eu, apparemment, une erreur de diagnostic.

Bref, la maladie, c'était pain bénit : rab de vacances, surcroît d'affection des adultes et compassion des animaux. Et même certaines licences qui contrastaient avec un ordinaire parfois plus rude. Ainsi ma mère m'autorisait-elle les journaux illustrés, auxquels, bien portante, je n'avais pas droit. *Le Journal de Mickey* faillit me rendre hypocondriaque.

Je n'abusai pas, ne m'accordant par la suite que deux grosses angines par an afin que ma mère ne perde pas la main. Ensuite, c'est elle qui tomba malade. J'espaçai les angines.

De la douleur, je ne connaissais que les genoux couronnés, les bleus, les plaies, les bosses. Ma mère détestant les jérémiades, j'étais d'autant plus dure à cuire que la certitude d'avoir fait une bêtise me clouait souvent le bec. Ainsi, un jour où je m'ouvris entièrement la cuisse avec ma pédale de vélo, je rentrai en douce et restai une heure à pisser le sang sur mon lit, une serviette enroulée autour de la patte. J'eus droit

à « la claque de la peur ». Du reste, je ne m'en souviendrais pas si un grand arc de cercle blanc ne me rappelait toujours cet accident. D'ailleurs, cela mit fin à toute activité sportive. J'ai compris, ce jour-là, comme Churchill, le secret de la bonne santé : *No sport*. Du coup, ma mère – toujours suave – me surnomma « l'odalisque ».

Côté maladie, à part ces vétilles, rien pendant quarante-six ans. Ni fracture, ni appendicectomie, ni avortement, ni accouchement. Aucune expérience de première main. Un vrai béjaune. J'avais tout à apprendre.

Extrait de la publication

Atavisme

Ce n'était pas ma mère qui risquait de m'éclairer. Pas plus que d'argent on ne parlait de maladie devant les enfants. Surtout pas des affaires de « ventre ». J'en savais donc le minimum. Même pas assez pour rire de la réflexion d'une voisine demandant à mon grand-père s'il lui arrivait d'avoir mal aux ovaires, anecdote éloquente, moins sur la complaisance des femmes à étaler leurs petites et grandes misères que sur leur pathétique ignorance, à l'époque, en province.

Cette pudeur, non pas envers le corps mais envers la maladie ou la souffrance, fit de moi la sœur en niaiserie de cette dame-qui-croyait-que-les-hommes-avaient-des-ovaires (encore que l'air incroyablement digne de mon grand-père m'aurait coupé l'audace d'évoquer ne fût-ce que son nez). Je garde de tout cela une sorte de répugnance insurmontable à verbaliser les organes.

Extrait de la publication

Pas nécessairement les fonctions, mais je le fais alors dans les termes les plus crus : pisser – et non uriner –, chier – plutôt que déféquer. Si un médecin me demande : « Allez-vous à la selle ? », j'aurais tendance à lui répondre :

« À cheval seulement, bien que je n'aie jamais mis le pied à l'étrier. »

Malgré les cours de sciences naturelles, aujourd'hui encore, je ne sais quasiment pas où se situent le foie et le pancréas. Et je me souviens de ma répulsion lorsqu'une gynécologue bien intentionnée me proposa de vérifier dans une glace ce qu'elle voyait grâce à son spéculum. Horrifiée, je prétextai lâchement que ma myopie ne permettait pas une telle prouesse.

Ma grand-mère, dans cet apprentissage de la santé ou de la maladie, ne me fut d'aucun secours. Sauf à l'occasion d'une typhoïde et pour son accouchement, elle se vantait de n'avoir jamais consulté de sa vie (elle ne le fit qu'à quatre-vingts ans). Ce qui explique peut-être que lorsque ma mère attrapa la diphtérie, juste après m'avoir mise au monde, ma grand-mère, me voyant déjà morte ou anticipant ma

Extrait de la publication

mort prochaine, lui adressa un télégramme, non pas pour lui souhaiter un prompt rétablissement, mais pour lui enjoindre de me faire baptiser au plus vite. Ma mère lui garda triplement rancune : et de son indifférence envers sa bru, et de m'avoir enterrée sitôt que née, et de cette prévalence affichée de l'âme sur le corps.

Sans être pudibonde, ce curieux dédain de ma famille, côté paternel et maternel, ne m'empêcha pas, poussée par l'adoration que je portais à ma mère, de prétendre qu'elle avait eu toutes les maladies, y compris la grande vérole, puisque la simple petite me semblait indigne de ses performances.

Il est temps d'apporter une précision qui n'est pas sans rapport avec mon sujet : pratiquement dès ma naissance, je n'ai eu qu'une demi-portion de tout. Un parent sur deux, deux grands-parents sur quatre (plus tard, un demi-frère). La chose ne m'a jamais réellement affectée pour plusieurs raisons. La première, c'est que je n'avais jamais vu aucune des moitiés manquantes : mon père avait été arrêté et porté disparu quand j'avais trois mois ; ma grand-mère maternelle était morte d'une embolie vers

Extrait de la publication

trente-deux ans à la suite d'une opération de l'appendicite ; mon grand-père paternel d'une crise d'angine de poitrine vers quarante-cinq ans, bien avant ma naissance. La deuxième, c'est que ma mère, ma grand-mère paternelle et mon grand-père maternel (plus tard mon frère) se débrouillaient pour compter pour deux. La troisième, c'est que personne ne voulait faire sentir à la petite fille ce qu'était la pesanteur du deuil. La quatrième, que chacun restait sur son quant-à-soi, à la fois par pudeur et par égard pour les autres.

À la faveur de ces précisions, on comprendra mieux la bizarre propension de ceux qui me restaient à éluder la souffrance, la maladie, la mort, qui étaient d'ailleurs le lot le plus partagé au lendemain de la guerre. Grâce à cette attitude, je fus probablement la petite orpheline la plus heureuse du monde. Avec l'innocence – et la rouerie – des enfants, j'en tirais même parti.

Une claque à cinq ans m'avait fait comprendre qu'une seule chose était interdite : m'apitoyer sur mon sort d'orpheline de père. Un an plus tard, toujours à l'occasion de la décade

Extrait de la publication

Interlude 119
La traque 124
Jackpot 128
Ter repetita non placent 133
Phlyctènes, les petits riens qui tuent 137
Tu vas avoir un choc 141
Compassion 143
Inexécution testamentaire, un conte d'hiver 149

De guerre lasse
par François Chaslin 157

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).
La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 107539 ( )
Imprimé en France

Extrait de la publication